

AYFER TUNÇ

NUIT D'ABSINTHE

ROMAN

TRADUIT DU TURC
PAR FERDA FIDAN

GALAADE ÉDITIONS

*Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait sur la terre avec son doigt.
Comme ils continuaient à l'interroger
Il leur dit: « Que celui de vous qui est sans péché lui jette
la première pierre. »*

*L'Évangile selon Saint-Jean, 8, 7
(La Femme adultère)*

PRIÈRE

– Tu te rends compte que je suis désormais un vieil homme? Mes registres sont à jour, mes comptes sont en règle: il me faudra bientôt fiche le camp d’ici-bas, dit-il.

– On pourrait se casser ensemble, dis-je, moi aussi j’en ai marre de moisir ici.

– Arrête, tu es encore jeune, dit-il.

– Et toi alors? Tu n’as passé qu’un demi-siècle dans ce monde pourri.

Il rit:

– Bien plus.

Il s’installa dans le fauteuil devant la vaste fenêtre qui donnait sur le ciel. Derrière lui, les nuages d’Istanbul, comme un tas de fumée. Son rire s’envola, la fumée parut s’estomper. Sa voix devint amère.

– N’attends rien de moi, dit-il, je n’ai rien à te donner.

Il tourna le visage vers la fenêtre. Son profil la remplit entièrement.

«Quel beau nez tu as, Ali», dis-je en moi-même. Il y a bien des années, c’est ton nez que j’avais remarqué le premier. La première fois que je t’ai vu, j’étais fascinée par ton nez, tes yeux, ton sourire. Un nez altier, qui avait du caractère. Des yeux noirs, trop beaux pour

un homme. Un sourire chaleureux et des mains... Ah!
Tes mains affectueuses.

J'étais épuisée. J'ôtai mon bonnet. Je m'allongeai sur le vieux canapé d'Ali aux couleurs passées. Je me sentais infirme. Comme s'il me manquait un bras.

– Si tu m'hébergeais une nuit, ça me suffirait, dis-je d'une voix à peine audible, tu peux faire ça pour moi, non ?

Ali se retourna et regarda, épouvanté, mes larmes qui coulaient doucement, mon bonnet noir qui pendait au bout de mes doigts tachés d'encre verte, et mon crâne rasé.

Il resta pétrifié.

L'HEURE DU LOUP

Je m'arrêtai un instant sur le seuil de la chambre d'Ali et le fixai dans les yeux. Ses yeux noirs, si beaux. En me raidissant, pour ne pas montrer que je frissonnais de peur. Même si son regard toujours jeune me redonnait de l'espoir, j'avais si peur de ce qui allait m'arriver que la sueur coulait de mon dos vers mes reins. J'avais les mains moites. J'avais très peur et je n'en revenais pas d'avoir peur à ce point.

Or, le matin, en me réveillant, je n'avais pas peur. Pas le moins du monde. J'éprouvais, au contraire, une joie un peu folle. Je me levai bien avant l'arrivée de Tanya qui, chaque matin, ouvrait doucement la porte avec sa clé, suspendait son blouson à la patère, entrait dans la cuisine sur la pointe des pieds, pour ne pas nous réveiller, et se préparait un café turc. Je me levais d'habitude une fois que Tanya avait déjà tout remis en ordre et préparé le petit déjeuner.

L'atmosphère était glaciale. Comme si le vent soufflait à l'intérieur de l'appartement. Le chauffage n'était pas encore allumé : le concierge fainéant de notre bel immeuble datant du début du siècle dernier devait faire la grasse matinée. J'enfilai le sweat-shirt polaire d'Osman par-dessus mon déshabillé de soie arachnéen.

Je passai dans le salon immense au plafond haut. La vaste baie vitrée surplombant Istanbul semblait un écran de télévision d'où toute image avait disparu. Elle était mate, couleur de cendre. Istanbul dormait immobile sous une brume cendrée. Pas le moindre navire sur le Bosphore.

Je m'étais encore réveillée à *l'Heure du Loup*. Mais cela m'arrivait déjà bien avant tout cela. C'est depuis la mort de mon père que je me réveillais toujours à cette heure étrange où les bébés naissent et les vieux meurent, entre la nuit et le jour. Je restais un moment les yeux fixés au plafond, puis je me rendormais.

Mais ce n'était plus le cas depuis plus de soixante-dix heures. Depuis plus de soixante-dix heures, je n'arrivais plus à fermer l'œil. Par moments, ma tête tombait sur ma poitrine. Je m'assoupissais. Je flottais quelque temps dans une sorte d'inconscience qui ne ressemblait pas au sommeil. J'avais mal à la tête, un mal qui me fendait le crâne. Je me sentais désespéré.

Je m'étais assoupie vers le point du jour. J'avais dormi profondément pendant quelques heures. Je n'en revenais pas. Comme s'il ne s'était rien passé dans ma vie. Comme si ma vie était pure, sans aspérité.

Je restai plantée devant l'écran bleu en attendant qu'il s'allume par degrés. Apparurent d'abord les péniches et les bateaux qui faisaient la traversée du Bosphore. Un pétrolier passa, qui semblait flotter dans une vision. Les lumières pâles qui trouaient la brume s'éteignirent. En moi une joie excessive, sauvage.

Je commençai à préparer le petit déjeuner, contrairement à mon habitude. Je fis à la fois du thé et du café. Je cassai trois œufs dans un bol en verre, j'y ajoutai un peu de lait, une pincée de sel et de poivre, et je remuai le tout. Je sortis du réfrigérateur le pain très complet, très sain, très nourrissant, j'en coupai des tranches que je trempai dans le mélange d'œufs et de lait et commençai à les faire frire. L'odeur du café réveilla Osman. J'entendis le bruit de ses pantoufles sur le parquet défraîchi qui avait besoin d'un coup de cirage.

Cela faisait six heures qu'Osman était rentré de Berlin. Il faisait semblant d'ignorer ce qui s'était passé il y a plus de soixante-dix heures. Il avait déclaré: «Je suis très fatigué», puis il était allé se coucher. «Tu as l'air d'une déterrée», avait-il dit au moment de fermer les yeux.

Il eut l'air très surpris de me voir debout de si bonne heure. Je chantais à tue-tête, tout en faisant frire du pain:

C'est le vent désormais qui murmure là-bas notre vieille chanson.

Arrête, ne dis plus rien, ne parle pas de notre amour défunt...

J'avais très mal dans la poitrine au moment où je chantais: notre amour. (Je pensais à Ali.)

– Qu'est-ce qui t'arrive? dit Osman, l'air étonné. Il n'est que six heures et demie! Ça ne va pas, non?

Il avait mauvaise mine. Depuis la nuit où j'avais donné le coup de grâce à notre amour, il se réveillait

d'humeur exécration. Mais il se reprenait très vite. Il revenait si vite l'Osman d'autrefois que je n'en revenais pas.

C'est un de ces hommes qui portent beau en toutes circonstances. Son front doucement bombé, ses yeux couleur de miel, lui donnent, malgré ses quarante ans et sa barbe grisonnante, un air enfantin et primesautier. Tout compte fait, il est réellement enfantin. De faible caractère. Je m'étais justement éprise de son allure enfantine qui réveillait en moi un instinct maternel aussi tardif qu'inutile.

J'étais tombée amoureuse de beaucoup trop d'hommes. J'avais toujours cherché à me persuader, pour pouvoir supporter la vie, que j'étais amoureuse. Mais aussi j'avais toujours beaucoup souffert en m'efforçant d'y arriver. (Tous mes amants avaient le visage d'Ali.)

Je ne pouvais pas me perdre dans l'amour. Mais je me perdais dans la vie. J'étais « pour ainsi dire » amoureuse (pour ainsi dire, oui, pas réellement). Et ma misère était bien réelle. J'avais bien vu, derrière le visage enfantin d'Osman, un égoïsme d'acier, une faiblesse poignante. Et je l'avais toujours nié.

J'avais voulu être aimée. J'avais cherché toute ma vie à me faire aimer. En échange, je n'avais rien d'autre à donner que ma beauté. Mais tout le monde n'en voulait pas. Et ceux qui en voulaient bien s'en lassaient très vite. Cela faisait des années qu'Osman me répétait qu'il m'aimait beaucoup. Parfois je le croyais et parfois non. Et moi aussi, je l'aimais parfois, et parfois non.

(Depuis la nuit où j'avais donné le coup de grâce à notre amour, je ne l'aimais plus du tout.)

Je ne croyais pas que l'amour soit une chose qui dure toujours.

L'amour naissait. Puis mourait un jour.

Et après, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Osman avait des cernes sous les yeux, des rides au front. Il semblait avoir pris un coup de vieux. Je voulais poser sa tête contre ma poitrine, passer mes doigts dans ses cheveux emmêlés, toujours abondants. Depuis ce fameux jour, il était à cran, il dormait mal. Il se réveillait à n'importe quelle heure de la nuit, me serrait dans ses bras, à m'étouffer. Je me réveillais, terrorisée. J'allumais la lampe de chevet.

Je m'écriais :

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu m'étrangles !

Je m'attendais à ce qu'il me dise oui. Qu'il dise quelque chose enfin, quoi qu'il arrive. Il me jetait des regards terribles. Mais il ne répondait pas. Il se levait, allait fumer une cigarette dans le salon, parfois sur le balcon. De retour au lit, il était complètement gelé. Cette fois, il me serrait doucement, en me disant :

– Réchauffe-moi, je t'en prie... oui, oui, oui !

Il claquait des dents. Son haleine était glacée.

Sur le seuil de la cuisine, mon regard fut attiré par son pyjama. En soie bleu pâle, avec un liséré bleu foncé, sa veste était déboutonnée, et son pantalon baissé sur ses hanches, comme s'il s'apprêtait à uriner. J'avais horreur de ça. Je n'arrêtais pas de lui dire :

– Tu te rends compte qu’il n’y a plus que toi qui mets un pyjama pour aller au lit? Tout le monde dort en tee-shirt désormais.

À chaque fois je m’attendais à ce qu’il me demande comment j’avais acquis cette certitude. Mais il n’en faisait rien. (S’il me posait la question, je me contenterais de sourire, pour lui donner des soupçons. Je ne lui dirais pas, il n’y qu’à voir les séries télévisées, les hommes dorment toujours en tee-shirt.)

Je trempai les tranches de pain dans les œufs battus et les plaçai dans la poêle. Il me suivait des yeux en passant encore la main sur sa poitrine velue d’où il arrachait régulièrement les poils blancs.

– Ne te fatigue pas, tu n’en arriveras pas à bout comme ça, lui avais-je dit l’été dernier.

Il faisait alors très chaud. La climatisation marchait mal. La maison de Burgaz appartenant désormais à Teoman, nous passions l’été à Istanbul. Allongés sur le canapé, nous regardions l’ouverture des jeux olympiques de Pékin. Il était en boxer. À chaque page publicitaire, il examinait son torse pour en arracher les poils blancs.

– Tu as raison, dit-il enfin. Plus je les arrache, plus ils se multiplient, ces putains de poils blancs!

Je rangeai dans le plat les pains frits, bien dorés, croustillants. Je poursuivis ma chanson :

Ça a commencé un jour d’hiver, cette morne aventure qu’est notre vie... oui, notre vie...

(Notre vie qui est en soi une morne aventure!)

Je sortis de la boîte en plastique le fromage blanc au lait entier. Je découpai en fines tranches le fromage *kaşar* aux champignons porcini. Je découpai avec les ciseaux de cuisine le plastique dur du Tulum et du Roquefort. Je sortis aussi le *sucuk* dans son emballage de papier gras, le salami aux pistaches et au poivre, le jambon aux légumes, la langue fumée. La cuisine était en désordre. Ne sachant où étaient rangées les choses dans cette pièce chaude, sans fenêtre, envahie de vapeur, j'ouvrais tous les placards les uns après les autres pour retrouver les assiettes chères que j'avais dénichées en fouinant dans toutes les boutiques durant mes loisirs (quand nous avons de l'argent bien sûr). Je ne refermais pas les portes que j'ouvrais. Je ne repoussais pas les tiroirs, ne rangeais pas les bocaux. L'huile sautait partout, je ne l'essuyais pas. Osman me regardait avec un étonnement grandissant, tandis que je mettais dans les assiettes le gâteau de miel, la confiture de mandarine de Bodrum, les confitures de framboises et de noix fraîche, la pâte à tartiner au chocolat et à la noisette, les branches de basilic que j'avais lavées à l'eau glacée, les amandes de Çengelköy et les tomates cerises, la purée d'olives italienne, du bon beurre, de la crème, du sirop de raisin et du tahin. Je pressai des oranges et préparai deux grands verres de jus. Il n'y avait plus de place sur la petite table de la cuisine.

– On attend des invités? demanda Osman d'un air ahuri.

– Non, répondis-je.

J'ouvris un autre placard où je découvris, ravie, des épices de toutes sortes. Dans l'huile de première pression, je mis du cumin noir, de la graine de pavot, de l'anis. Je mis du citron râpé sur les grosses olives noires, brillantes. Sur les olives vertes je versai un peu d'huile d'olive à l'ail. Je plaçai dans le plat à fromage une poignée de noix et d'amandes, une grappe de raisin noir embuée.

Je préparais le petit déjeuner comme si nous n'étions pas deux, comme si nous mourions de bonheur, comme si nous étions dimanche, comme si des tas d'invités allaient envahir la maison, comme si, pendant des heures, nous allions boire et manger dans la joie et la bonne humeur.

L'étonnement d'Osman se transforma en colère.

– Mais enfin, qu'est-ce que tu fabriques? cria-t-il, puisqu'on n'attend personne, à quoi rime ce gaspillage?

Cela m'amusa et me surprit à la fois. Osman en effet n'était guère concerné par les notions d'économie ou de gaspillage. En outre, Osman ne criait jamais, n'élevait même jamais la voix.

Je me souvins de l'odieuse Madame Fikriye qu'il me fallait appeler « grand-mère » quand j'étais petite. Il se trouvait pourtant que cette Madame Fikriye que je ne parvins jamais à considérer comme ma « grand-mère », était réellement la mère de mon père. (Odieuse grand-mère qui me détestait pour la simple raison qu'elle détestait ma mère.)

Si je n'avais pu terminer mon repas et que mon père

était absent, elle tapait sur mes doigts du revers de la cuiller, en criant :

– Si tu sais que tu ne peux pas finir, pourquoi gaspilles-tu la nourriture ?

Je finissais mon repas en versant des larmes pour éviter qu'elle me tape sur les doigts. Je pensais qu'elle me ferait un câlin quand j'aurais fini, mais il n'en était rien. Elle me dévisageait avec mépris. Elle tirait sur ma frange :

– Tu veux devenir plus tard une putain comme ta mère ?

Je comprenais à son rire sardonique qu'elle souhaitait que je devienne une putain comme ma mère.

Mais ce n'est pas ma grand-mère qui m'a détruite. Non, c'est moi-même. Ou alors c'est la vie. Ou bien encore, mon père, ma mère, ma grand-mère, Oncle Süleyman, tout le monde. J'ignore qui me voulait du mal. Tout ce que je sais, c'est que je suis détruite.

Quand Osman se mit à crier avec colère, je crus que j'allais tirer la nappe et flanquer par terre tout ce qu'il y avait dessus, et casser sur ma lancée toute la vaisselle rangée dans les placards. Je n'en fis rien. J'avais d'autres projets pour la journée. Et nulle envie d'en changer. Ce n'était pas le moment de baisser ma garde et d'éveiller les soupçons d'Osman.

– Assieds-toi, dis-je, négligemment, oubliant que je n'avais pas fermé l'œil depuis plus de soixante-dix heures, j'ai envie de préparer un bon petit déjeuner, je n'ai pas le droit ?

Ébloui par l'opulence de la table, il s'installa. Je remplis

les verres de thé, plaçai dans les assiettes deux tranches de pain aux œufs. Je mordis dans la première. Toute chaude, onctueuse, elle était très bonne.

– Madame Fikriye appelait le pain aux œufs « poisson de pain », dis-je, la bouche pleine. Franchement, quel rapport avec un poisson ?

Je le dévisageais avec un sourire en coin, comme si j’attendais une réponse.

– T’avais-je dit que Madame Fikriye, ma grand-mère, était une femme vraiment odieuse ?

La joie un peu folle qui m’animait devait se refléter aussi dans ma voix : il eut l’air exaspéré.

– Mais qu’est-ce que tu as, à la fin ? fit-il, tout en redoutant ma réponse.

– Je ne sais pas, je crois que les médicaments me font du bien.

Il crut que les médicaments étaient réellement efficaces, il se détendit.

Il se comportait comme s’il n’était pas au courant de cette première nuit où j’avais donné le coup de grâce à notre amour, ni de cette ultime nuit où on avait anéanti mon âme il y a plus de soixante-dix heures, ni de ce qui s’était passé entre ces deux dates.

Or il savait.

Et je savais qu’il savait.

J’avais plaisir à appeler cette première nuit « la nuit où j’ai donné le coup de grâce à notre amour ». Je passais pour une victime, cela sonnait romantique. Cela me plaisait de passer pour une victime romantique. C’était

là ma nature. Et aussi mon arme. Mais c'est moi-même que je tuais à chaque fois.

Mais le problème n'était pas tant de parler de « la nuit où j'avais donné le coup de grâce à notre amour », que de parler de « notre amour ». Je connaissais la valeur de ce sentiment. Ce que je vivais avec Osman n'était pas de l'amour. Il y avait eu des moments où ça y ressemblait beaucoup. Mais tout de même. C'était autre chose. Et j'en éprouvais un désespoir profond, étouffant. Je me débattais comme un rat. Avec l'impression d'être prise au piège. J'avais un désir fou d'être aimée.

Mais, en réalité, le fond du problème, c'était que j'avais décidé de donner le coup de grâce non à notre amour mais à notre existence même. Ça faisait longtemps que je me fichais pas mal de notre histoire qui n'était pas de l'amour. J'avais passé la corde autour de nos cous, progressivement, de la première à la dernière nuit. À présent j'avais la situation en main. Si je poussais la chaise, nous basculions tous les deux. C'est ainsi que je donnais le coup de grâce à notre existence.

Je prenais des médicaments pour ne pas devenir folle. Je ne parle pas de perdre la raison. Au contraire, j'avais peur de devenir folle par excès de raison. J'avais peur de me casser en deux comme un élastique trop tendu, de voler en éclats dans deux directions opposées et que mes débris s'écrasent contre le mur.

Il valait mieux mourir. Mais, même coupé en deux, il arrive que l'être humain survive. Il continue à vivre, gravement handicapé, et qui pis est, il n'a même plus la

force de se donner le coup de grâce. C'était terrifiant de vouloir mourir et d'en être incapable. Ça m'était déjà arrivé. Les antidépresseurs me permettaient de mettre en veille ma raison.

Mais depuis la nuit où j'avais donné le coup de grâce à notre amour, j'avais arrêté les médicaments, pour concrétiser l'idée qui me taraudait en un point précis que j'étais tentée d'appeler le noyau de mon cerveau.

Cette idée avait grandi comme un papillon dans son cocon.

C'est aujourd'hui qu'il allait prendre son essor : j'y étais décidée.

Persuadé que c'est bien sous l'effet des médicaments que j'avais préparé ce succulent petit déjeuner, Osman se détendit. À tel point qu'il but à la fois du thé et du café. Je pensai qu'il allait avoir mal à l'estomac. Puis je me dis tant mieux, qu'il crève de douleur. Moi, cela faisait des jours que je crevais à petit feu.

Tout en mangeant, nous avons parlé de la pluie et du beau temps. Des soirées au concept absurde où nous étions invités, des changements qu'il y avait eus dans notre avenue, du réaménagement de la boutique de nettoyage à sec, désormais trop grande, des cafés récemment ouverts, des soldes d'hiver de nos marques préférées, et enfin de la musique d'Osman.

Nous avons parlé aussi de nos dettes enfin épongées. Mais nous avons vite changé de sujet. Nous voulions garder notre bonne humeur. Nous n'avons pas parlé des vacances d'hiver ni de ce fils de pute de Teoman.

Pas un mot de ce que j'avais souffert, de ce que Teoman m'avait fait endurer. Certes, Osman faisait semblant d'ignorer ce qui s'était passé, mais comment pouvait-il vivre avec cette idée? Mis à part ses problèmes d'insomnie, comment se faisait-il que cette vie de mensonges ne le troublât nullement?

Puis Tanya arriva. N'étant pas habituée à nous voir debout à cette heure, elle était surprise de nous voir déjà à table. Sa routine quotidienne était dérangée. Elle ne savait pas quoi faire, par quel bout commencer. J'avais hâte qu'Osman quitte l'appartement le plus vite possible.

– Tu restes à la maison aujourd'hui? dis-je. Il me dévisagea d'un air interrogatif. Tanya a beaucoup à faire. Elle lavera les vitres, ça va t'embêter... Tu pourrais peut-être aller à la salle de sport.

Osman n'avait pas d'occupation. Il avait toujours fait semblant d'en avoir une. Mais il n'en avait pas. Il n'en avait jamais eu. Interrogé, il répondait, tel un physicien nucléaire sur le point de faire une découverte capitale:

– Je fais de la musique.

Et il en faisait, en effet, désespérément. À notre première rencontre, j'avais cru qu'il jouait à merveille du piano, de la guitare et de la batterie. Le premier soir où je me rendis chez lui. Il m'avait interprété ses propres compositions sur les touches usées d'un vieux Henry Schwander d'un noir brillant, adossé au mur, au beau milieu du salon, et j'avais d'abord cru, à la vue des meubles fatigués, croulants, décrépits, qu'il le tenait de sa grand-mère, mais j'avais fini par découvrir, au bout

d'une nuit larmoyante, que c'était son père qui l'avait acquis pour une bouchée de pain chez un antiquaire en faillite, afin de donner à la maison une allure plus riche, plus moderne. Étant amoureuse de lui, j'étais persuadée qu'il composait des mélodies géniales et qu'il les interprétait comme un virtuose. La douleur de la mort de Gün ne m'avait pas quittée. Ça n'était sans doute pas pour rien dans mon admiration. Cela en était peut-être l'unique raison. Enfin, je ne suis sûre de rien.

C'est plus tard que je réalisai que la musique d'Osman était assez médiocre. Lorsque mon admiration prit fin. Lorsque j'eus l'occasion d'entendre des interprètes dignes de ce nom.

Il faisait de la musique mais n'était pas vraiment musicien. Il avait étudié la géologie comme son défunt père, Monsieur Necmi, Cœur de Pierre, professeur d'université. À une certaine époque, il avait essayé de travailler en tant que géologue, mais sans succès. Lorsque je lui demandai pourquoi, il me répondit que ce n'était pas une profession pour lui. En fait, il n'avait pas d'explication à fournir. Aucune profession n'était pour lui. D'ailleurs, je pouvais en dire autant de moi-même. Mais j'avais toujours cherché un emploi qui puisse me convenir. Je m'étais démenée pour en trouver un. En pure perte.

Longtemps, je fus convaincue que mon mari était un merveilleux musicien au talent méconnu. Puis je finis par comprendre qu'il était dépourvu de talent. Il avait des connaissances mais pas de talent. Il allait de groupe en

groupe pour faire de la musique. Il était le membre suppléant, celui qu'on sacrifie en cas de difficulté. L'élément rapporté dont la fonction était d'instruire et de divertir. Mais l'instruction et le divertissement étaient de vains mots lorsque le talent faisait défaut. Dès qu'on se désintéressait de son savoir superflu, une fois qu'il avait abondamment diverti, Osman était écarté du groupe. Et alors il se lâchait, se mettait à débîner le groupe qui l'avait renvoyé. Ses propos acerbes se répandant par vagues successives, certains finissaient par trouver qu'il avait parfaitement raison, ce qui lui frayait un chemin vers d'autres groupes, de nouveaux musiciens.

Malgré tout, il était incapable de s'intégrer définitivement, de travailler durablement au sein d'un groupe.

C'est pourquoi il vivait en vendant des choses. Il vendait ses compositions, quand il était inspiré, les appartements qu'il avait hérités de son père, les voitures qu'il achetait à crédit, et même moi-même à l'occasion.

En apprenant qu'on allait nettoyer les vitres :

– Oh, là ! fit-il, il faut que je me sauve.

Comme tous les hommes il détestait qu'on dérange sa tranquillité. Chaque fois que Tanya entreprenait le grand nettoyage, il fuyait la maison. Il retrouvait des amis désœuvrés comme lui ou les jeunes musiciens de son entourage, avec qui il traînait et rigolait toute la journée, avant de rentrer le soir, soûl comme un cochon.

– De toute façon, il faut que j'aille inspecter la boutique, dit-il. On doit y poser le parquet... Et puis j'ai rendez-vous avec les copains.

Il prit une douche, s'habilla.

Ceux qu'il appelait ainsi étaient les types qu'il connaissait depuis peu et qui le prenaient pour quelqu'un parce qu'il leur avait fait croire qu'il en connaissait un rayon sur la musique. Et ils ne se contentaient pas de faire de la musique. Ils projetaient d'ouvrir un magasin avec Osman, pour vendre des violons, des clarinettes, des pianos à queue. Ils étaient en admiration devant Osman, ils lui vouaient un culte.

Ils vinrent chez nous un soir. C'était au début de novembre. Ils furent scotchés par la collection de vieux disques de leur Osman vénéré. Ils étaient en extase. Ils jouèrent toute la soirée sur ce vieux Henry Schwander décrépît sur lequel ils ne tarissaient pas d'éloges, ils passèrent les disques les uns après les autres.

Ils étaient cinq. Plus jeunes que nous.

Ce soir-là, ils se vautrèrent sans gêne sur les fauteuils et les canapés. Ils mangèrent de la pizza et burent de la bière. Puis se mirent à fumer du kif. L'un d'entre eux, le bassiste qui venait de rejoindre le groupe, me devisageait avec attention comme s'il n'arrivait pas à remettre mes traits. Il était plus âgé que les autres. L'air plus pondéré, plus confiant. Il prenait part par instants à la discussion avant de se retourner vers moi et de continuer à me fixer en plissant ses petits yeux marrons. Qui ressemblaient ainsi à une ligne épaisse, lumineuse.

Soudain il me reconnut. Sa bouche s'ouvrit de stupeur.
– Tu n'avais pas, dans le temps, pour le journal

Phoenix... balbutiait-il, quand je lui enjoignis de se taire, mettant un doigt sur ma bouche. Il se tut aussitôt. Avec un sourire sournois, comme s'il avait attrapé au vol un secret.

Osman était devant son pick-up et son armoire à disques, le meuble auquel il tenait le plus. Il expliquait par le menu l'histoire de chaque disque qu'il posait sur le plateau, nommait les musiciens qui y jouaient, et les cinq gars buvaient ses paroles. Parfois il se mettait au piano tout en poursuivant son discours. Il était très joyeux. L'admiration de ces jeunes musiciens lui faisait tourner la tête. Allongé par terre, le bassiste qui m'avait reconnue continuait à me fixer, en faisant mine d'écouter Osman.

Il faisait froid. L'hiver était là. Quand la pièce fut totalement enfumée, nous ouvrîmes la fenêtre. Les gouttes de pluie tombaient à l'intérieur. Il faisait très chaud dans l'appartement mais personne ne s'en plaignait à part moi. Je portais une fine chemise de lin blanche. Dont j'avais retroussé les manches jusqu'au coude. Les trois boutons du haut étaient ouverts. J'étais consciente qu'on voyait mon soutien-gorge blanc chaque fois que je me penchais. J'étais pieds nus. Et je ne portais pas de collants. Je n'en mettais jamais à la maison. Cela me faisait plaisir de sentir ma longue robe de soie effleurer mes jambes nues.

Le bassiste qui m'avait reconnue se leva pour aller regarder un disque. Il discuta un moment avec les autres. Mais il pensait à moi. Et à mes photos dont je voyais

bien qu'elles étaient ancrées dans son esprit. Cela se voyait à sa façon de me décocher des regards souriants par instants. Son esprit le ramenait vers ces photos réalisées il y a bien des années et sur lesquelles il avait dû tomber récemment. Ces photos où j'étais nue, séduisante, provocante, et très jeune.

Je n'en avais pas honte. Mais je ne pouvais pas dire non plus que cela me fit plaisir. Cela ne me faisait ni chaud ni froid. Je me sentais intérieurement vide, desséchée.

Pendant un moment il s'occupa comme il put. Il participa à la conversation, rigola. Il proféra quelques paroles d'admiration à l'adresse d'Osman. Puis il vint me rejoindre. Il s'assit par terre, à mes pieds. Comme par hasard. Comme si cela n'avait aucun rapport avec moi. On lui passa à ce moment le joint qui circulait de main en main. Il tira une bouffée et me le tendit.

– Non, fis-je.

Je pris un magazine féminin. Je m'étendis sur le canapé. C'était idiot de prendre un journal parce que je me trouvais dans la partie sombre du salon. La lampe de bronze à l'abat-jour noir ne s'éclairait même pas elle-même. J'allongeai les jambes, en les écartant légèrement. Le bassiste qui m'avait reconnue prit sur la table basse sa bouteille de bière. Il en but quelques gorgées. Puis il appuya la tête à côté de mon genou. Quelques centimètres à peine séparaient sa tête ma jambe. Je sentis sa main dure avec de la corne au bout des doigts caresser le creux de ma cheville. Elle se cacha sous ma robe pour remonter doucement le long de ma jambe.